

L'Encyclopédisme. Actes du  
Colloque de Caen, 12-16 janvier 1987.  
Ed. Annie Becq  
Publiat 1991

Armand LLINARES

## Esprit encyclopédique et volonté de système chez Raymond Lulle

Raymond Lulle est un esprit encyclopédique. Il a exploré presque tous les domaines de la science de son époque. Néanmoins, nous n'avons de lui rien de comparable à l'œuvre de Vincent de Beauvais ou de Barthélemy l'Anglais. Sa production encyclopédique fait surtout l'objet d'ouvrages particuliers, qui s'échelonnent tout au long d'une carrière prolifique. Le but à atteindre n'est d'ailleurs pas tant pour lui la diffusion des connaissances acceptées à l'époque, mais plutôt leur renouvellement en leur faisant prendre appui sur une méthode originale, celle du *Grand Art*. D'où, souvent, l'empreinte de la volonté de système sur l'esprit encyclopédique.

Celui-ci, s'il se diversifie en de nombreux ouvrages particuliers (*Tractat d'astronomia*, *Liber de nova geometria*, *Rhetorica nova*, *Logica nova*, *Metaphysica nova*, *Liber novus physicorum*, etc.) se concrétise parfois dans un ouvrage de caractère plus général. Tel est le cas du *Libre de contemplació*, de la *Doctrina pueril* et du *Libre de meravelles* qui, à des degrés divers, présentent un caractère encyclopédique, sans être à proprement parler des encyclopédies. Toutefois, c'est la volonté de système qui l'emporte chez Lulle et qui lui permet d'exposer un panorama étendu et hiérarchisé des connaissances de son temps, objet de l'*Arbre de ciència*.

### 1. L'esprit encyclopédique

C'est, semble-t-il, par un ouvrage de caractère encyclopédique, que débute la production littéraire de Lulle. Le *Libre de contemplació* paraît être, en effet, le premier ouvrage du Majorquin, ou en tout cas l'un des tout premiers. Divisé en cinq livres, son titre complet est *Libre de contemplació en Déu*<sup>1</sup>. Il dit son objet principal : contempler Dieu. D'où des considérations étendues sur Dieu (livre 1<sup>er</sup>), qui se poursuivent sur la création (livre 2), pour faire place aux moyens dont dispose l'homme pour comprendre Dieu (livre 3), les problèmes métaphysiques les plus ardues (livre 4), et aboutir à l'amour et à la contemplation de Dieu (livre 5).

1. Ed. catalane : *Obres essencials*, t. 2 (Barcelone 1960), pp. 85-1269.

Le caractère encyclopédique de l'œuvre apparaît plus particulièrement aux livres 2 et 3. L'exposé de la création (livre 2, chap. 30-37) est méthodique. Puisque Dieu a tiré le monde du néant, il a dû commencer par créer une matière, qui ne s'accroîtra ni ne diminuera jamais, mais se conservera indéfiniment. A partir de cette matière première, mue par Dieu, à la fois créateur et moteur de l'univers, ont été créés : le firmament, d'une "quinte essence" inaltérable ; les quatre éléments (feu, air, eau, terre), aux propriétés respectives (chaud, humide, froid, sec) ; les métaux, en particulier l'or et l'argent, auxquels les hommes attribuent une trop grande importance ; les végétaux, certains à feuilles caduques, d'autres à feuilles persistantes, dont certains fleurissent et d'autres pas ; les animaux, différents d'espèces, parmi lesquels l'homme, "animal raisonnable, de plus noble et de plus belle vocation que les autres animaux." Les animaux, dépourvus de raison, ont été créés pour le service de l'homme. Ainsi, le bœuf a pour vocation le labour, le cheval le transport de l'homme, l'âne le transport des marchandises, le chien et l'autour la chasse, le mouton la fourniture de laine et de nourriture. Toutefois, les animaux non raisonnables sont en quelque sorte supérieurs à l'homme, dans la mesure où ils ne font rien contre leur nature, alors que l'homme s'éloigne souvent de l'ordre naturel.

Sous le titre : "L'ordre de Dieu" (livre 2, chap. 38-39), il est question en détail de l'ordre de l'univers (chap. 38) et de l'ordre humain (chap. suivants). L'ordre de l'univers apparaît dans le mouvement du firmament et son action sur les corps ici-bas ; dans les éléments à la fois simples et capables de se combiner les uns aux autres ; dans la division de l'année en quatre saisons ; dans le monde végétal, "ornement de la terre et nourriture des animaux" ; dans le monde animal, harmonieusement réparti sur terre, dans les airs et dans les eaux ; dans la société humaine, avec l'institution de divers métiers solidaires les uns des autres.

L'ordre humain est manifeste dans le corps de l'homme (chap. 39), composé des quatre éléments, doté de quatre humeurs (colère ou bile jaune, mélancolie ou bile noire, flegme et sang), de quatre fonctions vitales (appétitive, rétentric, digestive et expulsive), de membres et d'organes vitaux, dont le plus important est le cœur. Cet ordre est plus manifeste encore dans l'agencement des facultés de l'homme, qui vont de la faculté ou puissance végétative (chap. 40) à la motricité (chap. 44), en passant par la sensibilité (chap. 41), l'imagination (chap. 42) et l'âme raisonnable qui commande les autres facultés (chap. 43). De la rationalité découle pour l'homme la possibilité de distinguer le vrai du faux (chap. 48) et de choisir entre le bien et le mal (chap. 49), en disposant du libre-arbitre (chap. 51).

Le livre 3 traite normalement des cinq sens corporels (vue, ouïe, odorat, goût, toucher) et des cinq sens spirituels (cogitation, perception, conscience, subtilité, ferveur), attributs de l'âme raisonnable. Mais les chapitres qui traitent de la vue (chap. 103-124) constituent en réalité un document encyclopédique significatif. La vue permet en effet de réfléchir sur le spectacle du monde et d'en tirer des enseignements. Le premier de ces enseignements

est la diversité perçue entre les espèces végétales et animales, entre les animaux et l'homme, dans les comportements mêmes de l'espèce humaine (chap. 106).

Avant de se pencher sur l'homme, il est donc intéressant de voir ce que peuvent enseigner les végétaux (chap. 107) et les animaux (chap. 108-109). Les végétaux produisent des fruits. Certains de ceux-ci ont une chair agréable, mais un noyau sans intérêt. Tels sont certains hommes, de belle apparence, de beau langage, mais intérieurement "pleins de mauvaises pensées, de fausseté et de tromperies". D'autres fruits sont en tous points savoureux. Tels sont les hommes bons dans leurs paroles et leur comportement, mais aussi loyaux, sincères et aimant tout ce qui est bien. D'autres fruits enfin ont la coque dure, tandis que leur amande est "bonne, douce et savoureuse". Ils doivent être un exemple pour l'homme, qui doit affronter les épreuves de ce monde pour atteindre la gloire du paradis.

Du comportement des animaux, les enseignements à tirer sont plus nombreux encore. Le lion, l'âne, la fourmi, l'abeille, l'aigle, l'épervier, le vautour, le faucon, la grue, le héron, le rossignol, le coq et la poule, tous nous apprennent quelque chose. Tous, tant qu'ils sont, nous montrent que, repus, ils se reposent. L'homme n'est jamais rassasié ! Autre enseignement : aucune bête n'attend à sa vie. L'homme devrait en faire autant.

Le spectacle des hommes retient plus spécialement l'attention. Durant treize chapitres (chap. 110-122), on voit défiler clercs, rois et princes, chevaliers, pèlerins, juges et avocats, médecins, marchands, marins, jongleurs, bergers, peintres et sculpteurs, laboureurs, artisans divers. Toutes les activités de l'homme sont ainsi passées en revue. On notera le jugement bienveillant porté sur les clercs, frères mineurs ou frères prêcheurs, moines, ermites et clercs éculiers. Mais l'œil se fait critique vis-à-vis des rois, des princes, et de leurs officiers : baillis, viguiers, procureurs, juges. Bon nombre d'avocats s'efforcent de faire passer pour vrai ce qui est faux et se plaisent à détruire ce qui est vrai. Ils agissent ainsi par amour des honneurs et des richesses, pour le malheur des pauvres hommes qui leur confient leur cause. Parmi les chevaliers, il convient de distinguer les combattants du ciel (chevaliers célestes) et les combattants du monde (chevaliers mondains). Les premiers sont à louer, mais les seconds ne méritent que mépris et réprobation. Les jongleurs, à l'origine jongleurs de Dieu, chantent maintenant la luxure et les vanités de ce monde. Agents de corruption, ils sont largement rétribués par les grands, alors que leur comportement devrait être condamné.

Sur les médecins (chap. 115), le jugement est plus nuancé. Il est question de leurs pratiques, selon qu'il s'agit de maladie interne ou de mal extérieur. Ils devraient être à la fois médecins des corps et médecins des âmes, et aussi s'assurer un diagnostic correct avant de prescrire des remèdes. Jugement nuancé également à propos des peintres et des sculpteurs (chap. 120). Que nous enseignent les marchands (chap. 116) ? Nous les voyons échanger "de l'argent contre de l'or et des objets de peu de valeur contre d'autres, de grand prix. Mais où sont les marchands qui veulent donner et échanger ce monde,

vil et mesquin, pour la gloire du paradis ?" Quant aux marins, certains sont avant tout des commerçants. Il en est d'autres qui s'adonnent à la course et se donnent bien du mal pour se procurer de l'argent. Ce sont les hommes "les plus mauvais et les plus vils qui soient au monde." (chap. 117).

Les plus grandes leçons nous viennent des bergers, des laboureurs et des artisans. Il est de bons et de mauvais bergers. Suivons l'exemple des premiers, qui soignent et guérissent leurs brebis malades : guérissons-nous de nos vices (chap. 119). Les laboureurs, quant à eux, sont dignes de la plus grande considération. On ne peut en effet concevoir l'existence des hommes sans le travail et la peine du laboureur. Et pourtant ? "Nous ne voyons au monde aucun art, aucun métier aussi nécessaire à l'homme que le métier de laboureur. Si les laboureurs n'existaient pas, personne ne pourrait subsister. Aussi je m'étonne fort qu'ils puissent être les plus déconsidérés, les plus abusés et les plus méprisés au monde, alors qu'ils sont si utiles et si nécessaires à la vie de chacun." (chap. 121). Ils sont la cible malheureuse des bêtes et des gens. Leur sort est pitoyable. "Hommes, oiseaux et bêtes font du mal aux laboureurs. Rois et chevaliers les volent, leur font violence, les entraînent dans des guerres où ils les font périr et leur font perdre tout ce qu'ils possèdent, dévastent et saccagent leurs blés, leurs vignes, leurs récoltes, brûlent et abattent leurs maisons. Voleurs et faux hommes les volent et les trompent. Oiseaux et bêtes ravagent leurs blés et dévorent leur bétail." (ibid.).

Parmi les métiers qui s'exercent dans les villes, on rencontre des jardiniers, différents des paysans campagnards. À côté d'eux des artisans, que l'on classerait aujourd'hui dans le secteur secondaire : forgerons, menuisiers, maçons, savetiers, tailleurs, fourreurs, teinturiers, meuniers, verriers, potiers, bouchers, boulangers. D'autres seraient plutôt à classer dans le secteur tertiaire : barbiers, boutiquiers, taverniers, porteurs d'eau, changeurs, courtiers, courriers, crieurs publics, portefaix, transporteurs, auxquels viennent s'ajouter les préposés à l'ordre public : sergents, archers, baillis, viguiers, procureurs. Tous apportent leur enseignement, y compris les joueurs et les faux-monnayeurs.

Avec la *Doctrina pueril*<sup>2</sup>, écrite quelques années plus tard, des thèmes encyclopédiques sont également traités. Mais ici le propos est autre. Il s'agit d'un ouvrage pédagogique où un père enseigne à son fils les notions indispensables à bien se conduire dans la vie. Cent chapitres sont consacrés à cet enseignement. Les deux premiers tiers constituent un manuel d'instruction religieuse, avec des développements sur les articles de la foi, les dix Commandements, les sacrements, les dons du Saint-Esprit, les béatitudes, les joies de la Vierge, les vertus et les péchés. Le dernier tiers propose des sujets proprement encyclopédiques, qui pourraient être classés sous quelques rubriques.

A noter d'abord l'esquisse d'une encyclopédie des religions (chap. 68-72). Avant toute révélation, les hommes ont connu la loi naturelle, c'est-à-dire l'ordre de la nature, "obligation comprise par la raison d'obéir à Dieu." Les patriarches et les prophètes, d'Adam jusqu'à Moïse, ont connu cette loi, de même que les philosophes de l'antiquité. L'ancienne loi, commandée et révélée par Dieu à Moïse, a été établie pour être le principe et le fondement de la nouvelle loi, tandis que celle-ci l'a été pour être le fruit et l'accomplissement de l'ancienne. Mahomet ajouta le Coran, en prétendant que c'était la vraie loi, dictée par Dieu. Mais certains sages musulmans ne croient pas que Mahomet ait été un prophète. Malgré ces trois révélations successives, il est encore des hommes qui méconnaissent Dieu. Ce sont les gentils : Mongols, Tartares, Bulgares, Hongrois, etc. Il convient d'y ajouter les Grecs qui, bien que chrétiens, ont une conception erronée de la Trinité divine. Au total, une revue des principales croyances de l'Occident et du Moyen-Orient.

Une deuxième rubrique concerne les sciences (arts du trivium et du quadrivium, théologie, droit, philosophie, médecine) et les métiers manuels (chap. 73-79), avec, le plus souvent, une note critique. C'est ainsi que les arts du trivium (la grammaire, "porche par lequel on doit passer" ; la logique, art de distinguer le vrai du faux ; la rhétorique, art de parler bien et de façon ordonnée) sont jugés indispensables, tandis que les arts quadrivium sont, pour la plupart, à déconseiller : l'arithmétique et la géométrie, parce qu'elles occupent trop l'esprit et le détournent de Dieu ; l'astronomie, c'est-à-dire en fait l'astrologie, parce que c'est un art incertain et dangereux. Seule, la musique trouve grâce, sous la forme de la musique religieuse, à laquelle s'opposent les jongleurs et leur musique profane. À ces diverses sciences succède en premier lieu la théologie, dont la triple voie est la connaissance de Dieu, de ses œuvres, du bien et du mal. Son fondement est la foi, mais foi et raison s'accordent, ce que n'avaient vu ni Platon ni Aristote. Le droit comprend le droit canon et le droit civil. Le droit théorique peut être interprété par la casuistique ou complété par le droit coutumier. La philosophie naturelle, illustrée par Aristote, découvre le cours de la nature, "roue en perpétuel mouvement par génération et corruption". À la base de cette philosophie, la théorie des quatre éléments, déjà rencontrée plus haut et reprise ici dans un chapitre spécial (chap. 94). Sur cette philosophie s'appuie la médecine. Pour finir, une place est faite aux arts mécaniques (chap. 79). L'organisation de la société repose sur les travailleurs manuels, solidaires les uns des autres et qui permettent de subvenir aux besoins des bourgeois, des chevaliers, des princes et des prélats.

De ces considérations on passe tout naturellement au pouvoir, civil (chap. 80) et spirituel (chap. 81-82). Le prince détient son pouvoir par élection. Il doit s'entourer de conseillers loyaux et s'appuyer sur des officiers honnêtes, capables de faire régner le droit. Le pouvoir spirituel est dévolu au clergé : bas et haut clergé séculier, religieux, parmi lesquels les ermites.

Nouvelle rubrique : la vie de l'individu. L'homme est corps et âme. L'âme humaine (chap. 85), on l'a déjà vu, dispose de cinq facultés, tandis que le corps

2. Ed. catalane : *Obres. Edició original*, t. 1 (Palma 1906). Ed. française : *Doctrina d'enfant*, Paris 1969.

humain (chap. 86) est composé des quatre éléments et dispose de cinq sens. La vie (chap. 87) est celle du corps et de l'esprit, avec trois possibilités : la voie inférieure (tournée vers le matériel), la voie moyenne (vie active de l'esprit et du corps tournée vers le bien), la voie supérieure (vie contemplative). La première est à exclure, la troisième est difficile à atteindre. Après la vie, la mort (chap. 88) : mort corporelle et mort spirituelle. C'est cette dernière qu'il faut craindre. Conduire correctement sa vie suppose une éducation de base (chap. 91), physique et morale, et l'observation des coutumes (chap. 93). En fait, on ne saurait être l'esclave de la coutume ni en préférer une à cause de son ancienneté, ou, à l'inverse, à cause de sa nouveauté. Les voyages permettent de choisir les meilleures coutumes : "Sage est le marchand qui va en différents pays y gagner de l'argent et en rapporter des marchandises pour accroître son bien ; mais tu serais, fils, un plus sage marchand si tu allais en différents pays pour y choisir les meilleures coutumes que tu y trouverais."

Le *Libre de meravelles*<sup>3</sup>, écrit à Paris en 1287-1289, développe sous une forme romancée ce thème du voyage et invite le jeune Félix, à découvrir la théologie, la physique, la météorologie, la psychologie, la morale, la politique, pour enrichir son esprit "en s'émerveillant des merveilles" du monde.

Parmi les dix livres (d'inégale importance) que comprend l'ouvrage, les deux premiers et les deux derniers développent des notions théologiques : Dieu (livre 1), les anges (livre 2), le paradis (livre 9), l'enfer (livre 10).

Le livre 3 parle d'astronomie et d'astrologie : considérations succinctes sur l'empyrée, le firmament, l'influence des planètes et des signes du zodiaque. Le livre 4 multiplie au contraire les développements théoriques ou symboliques sur la physique et la météorologie. La physique est, comme toujours, celle des éléments (chap. 1-3) : simplicité et combinaison, mouvement, génération et corruption. La météorologie (chap. 4-10) s'intéresse successivement à l'éclair et au tonnerre, aux nuages, à la pluie et à la neige, aux vents et aux saisons. Le livre 5 apporte quelques notes brèves sur les plantes : leur génération et leur corruption, leurs propriétés médicinales. Le livre 6 traite de l'origine des métaux, de l'utilité comparée de l'argent et du fer, des propriétés de l'aimant. Surtout, il porte une condamnation sans appel de l'alchimie (chap. 4). Le livre 7, ou *Livre des bêtes*<sup>4</sup>, n'est pas un bestiaire, mais un roman qui, sous le couvert de la fiction animale, expose des considérations morales et politiques et montre la façon dont un roi doit régner, en se gardant de mauvais conseillers.

Le livre 8, qui couvre à lui seul les deux tiers de l'ouvrage, est un véritable traité de l'homme, considéré au triple point de vue : physique, psychologique et moral. Ce sont d'abord les réponses à quelques questions : Qu'est-ce que l'homme ? Pourquoi se maintient-il en vie ? Pourquoi désire-t-il avoir des enfants ? Pourquoi est-on malade ? Pourquoi vieillit-on ? Pourquoi meurt-

on ? (chap. 1-8). Une dizaine de chapitres traitent de la psychologie, fondée sur le plaisir résultant de l'exercice des facultés intellectuelles (mémoire, intelligence, volonté) et sensibles (vue, ouïe, odorat, goût, toucher), avec en conclusion une comparaison entre vie active et vie contemplative, qui demandent à s'équilibrer. Quant à la morale, elle traite plus spécialement du conflit entre le bien et le mal (foi et incroyance, espérance et désespoir, charité et cruauté, etc.), pour s'élever à des problèmes plus généraux (prédestination et libre-arbitre, conscience, intention, etc.).

## 2. La volonté de système

En 1295, à Rome, Lulle a l'idée d'écrire l'*Arbre de ciència*<sup>5</sup>, conçu à la manière d'un arbre véritable, avec ses racines, son tronc, ses branches maîtresses, ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Cette répartition symbolique en sept éléments hiérarchisés figure dans chaque partie ou "Arbre" de l'*Arbre de ciència*. L'ensemble de l'œuvre en comporte seize. Mais ces seize Arbres peuvent se répartir en deux groupes de sept, auxquels s'ajoutent deux Arbres dont l'un, le quinzième, est l'illustration du système<sup>6</sup>, tandis que le dernier en est l'application. Les sept premiers Arbres englobent les connaissances profanes. Ce sont : 1) Arbre des éléments ; 2) Arbre de la vie végétale ; 3) Arbre de la sensibilité ; 4) Arbre de l'imagination ; 5) Arbre humain ; 6) Arbre moral ; 7) Arbre impérial. Les sept Arbres suivants concernent les connaissances religieuses : 8) Arbre apostolique ; 9) Arbre céleste ; 10) Arbre angélique ; 11) Arbre éternel ; 12) Arbre maternel ; 13) Arbre de Jésus-Christ ; 14) Arbre divin.

De même qu'un arbre réel s'élève de ses racines à sa raison d'être, le fruit, de même dans l'*Arbre de ciència* la connaissance s'élève des éléments, fondement matériel de notre monde, jusqu'à Dieu, raison finale de notre existence.

La hiérarchie des connaissances profanes permet de passer par degrés du monde physique à la société humaine. De l'Arbre des éléments on passe en effet à l'Arbre de la vie végétale, qui concerne les plantes, mais aussi les fonctions vitales des animaux et de l'homme. L'Arbre de la sensibilité intéresse l'animal et l'homme, tout comme l'Arbre de l'imagination. En revanche, les trois derniers Arbres ne concernent que l'homme : l'individu, corps et âme (Arbre humain) ; le comportement bon ou mauvais de l'individu (Arbre moral) ; la société politique, avec ses dirigeants (Arbre impérial). La connaissance de l'homme, individuel et social, implique donc celle des sept premiers Arbres.

3. Ed. catalane : *Obres essencials*, t. 1 (Barcelone 1957), pp. 311-511.

4. *Livre des bêtes*, éd. française : Paris 1964.

5. Ed. catalane : *Obres essencials*, t. 1, pp. 549-1046. Sur l'*Arbre de science*, voir Raymond Lulle (ouv. collectif) (Fribourg 1986), pp. 29-57.

6. Ed. française : *Arbre des exemples*, Paris 1986.



La hiérarchie des connaissances religieuses s'explique également par le passage graduel du terrestre au divin. On s'élève ainsi de la connaissance de l'Eglise, avec à sa tête le pape (Arbre apostolique) à celle des astres, qui exercent une influence sur notre monde (Arbre céleste), à celle des anges, intermédiaires entre l'homme et Dieu (Arbre angélique), et à celle de notre destinée dernière, le paradis ou l'enfer (Arbre éternel). On comprend alors l'espoir que nous pouvons mettre en Notre-Dame, "mère des justes et des pécheurs" (Arbre maternel), en Jésus-Christ, "fin et perfection de toutes les créatures (Arbre de Jésus-Christ), en Dieu, en ses œuvres et en la fin et perfection "qu'il a en lui-même et que nous avons en lui" (Arbre divin). La connaissance de Dieu couronne à son tour un ensemble de connaissances hiérarchisées et symbolisées par sept Arbres.

Comment Lulle intègre-t-il les connaissances de l'époque dans son système ? L'Arbre des éléments présente ses conceptions physiques. Les quatre éléments sont ceux dont il a déjà été question. Simples, invisibles, ils ont leurs qualités propres. Mais ici s'ajoutent des qualités appropriées, c'est-à-dire empruntées. Ainsi, le feu est-il chaud par lui-même, mais, en s'appropriant la qualité propre de la terre, il est également sec. La terre, elle-même, est sèche, mais s'approprie aussi le froid de l'eau, etc. Ainsi la terre et le feu, le feu et l'air, l'air et l'eau, l'eau et la terre, sont-ils deux par deux à la fois différents et "concordants", tandis que le feu (chaud + sec) et l'eau (froide + humide) s'opposent l'un à l'autre, comme s'opposent l'air (humide + chaud) et la terre (sèche + froide).

Cette théorie des quatre éléments, sans être totalement nouvelle, s'est donc enrichie depuis le *Libre de contemplació*. Rien de nouveau en revanche au sujet des fonctions végétatives ou vitales, si ce n'est leur exposé méthodique. Communes aux végétaux, aux animaux et à l'homme, elles ont leur place ici dans l'Arbre de la vie végétale, dont elles constituent les branches. Dans le même Arbre, le fruit est prétexte à des considérations botaniques, souvent erronées. Certains arbres, par exemple, ne produisent pas de fruit, tels le saule et le frêne, chez lesquels "c'est la fleur qui conserve l'espèce." Certains fruits, comme la cerise, n'ont pas de coque, mais un noyau. D'autres, au contraire, comme la châtaigne et la noisette, ont une coque, mais pas de noyau. Les plantes en général peuvent être classées en quatre groupes, suivant la proportion plus ou moins grande en elles de chacun des quatre éléments. Parmi elles, des plantes comme le poivre et l'ail contiennent quatre degrés de feu. D'autres, comme la cannelle, en ont trois, tandis que le fenouil en a deux et l'anis un. De cette classification découlent des propriétés thérapeutiques que la médecine utilise.

Du monde végétal et de la vie végétative on s'élève au psychisme. Trois niveaux de fonctions psychiques sont l'objet de trois Arbres différents : la sensibilité, l'imagination et les fonctions supérieures : mémoire, intelligence, volonté. L'étude de la sensibilité accorde une importance particulière au sens commun, dont dérivent ici six sens particuliers : les cinq sens traditionnels,

auxquels ils convient d'ajouter maintenant la parole ou *affatus*<sup>7</sup>. La parole, comme les autres sens habituellement reconnus, est commune à l'homme et à l'animal. Le langage articulé de l'homme et le cri de l'animal répondent en effet au même besoin : l'expression et la communication d'une pensée. L'imagination, avant tout créatrice, est également commune et indispensable à l'homme et à l'animal. Quant aux fonctions psychiques supérieures, elles sont le privilège de l'homme et figurent par conséquent dans l'Arbre humain.

De ce privilège de l'homme découle son activité diversifiée dans les arts mécaniques et les arts libéraux. C'est pourquoi l'Arbre humain les récapitule. Les arts mécaniques sont ramenés à sept : les métiers du fer, ceux du bois, ceux de l'habillement, l'agriculture, le commerce, la navigation, le métier des armes. Aux arts libéraux, traditionnellement répartis en arts du trivium et du quadrivium, viennent s'ajouter, comme dans la *Doctrina pueril*, le droit, la médecine, la philosophie et la théologie. Mais ici, pas de jugement de valeur sur les arts du trivium et sur ceux du quadrivium. De plus, la philosophie qui, dans la *Doctrina pueril*, servait de support à la médecine, se met ici au service de la théologie.

Placé au-dessus de l'Arbre humain, l'Arbre moral examine la conduite de l'homme, bonne ou mauvaise. On a ainsi une subdivision en deux parties, traitant respectivement des vertus et des vices. Les vertus sont les quatre vertus cardinales (justice, prudence, force, tempérance) et les trois vertus théologiques (foi, espérance, charité). Les vices ou péchés mortels, sont eux-mêmes au nombre de sept : gourmandise, avarice, luxure, orgueil, envie, colère et acédie, un vice particulièrement insidieux qui, plus tard, cèdera la place à la paresse.

Toutes ces considérations sur l'homme et sa conduite ont pour couronnement une esquisse de sociologie politique dans l'Arbre impérial, ainsi dénommé parce que, pour Lulle, le pouvoir civil suprême est symbolisé par l'empereur. Mais Lulle ne méconnaît pas pour autant l'existence de royaumes divers. Il connaît également des communes et des villes libres d'Italie. C'est pourquoi, après des considérations sur le bon prince, "image de Dieu sur terre", il est question des cadres politiques, administratifs et judiciaires des royaumes et des cités.

Tout comme on s'est élevé progressivement du monde physique à l'homme individuel et social, on passe de la religion concrétisée par ses représentants à la conception la plus spirituelle de la divinité. De l'Arbre apostolique (du nom "apostoli", désignation du pape, chef suprême de l'Eglise), on s'élève dans les cieux pour y rencontrer d'abord les astres, êtres visibles, mais incorruptibles, capables d'influencer partiellement les êtres ici-bas (Arbre céleste). Les cinq autres Arbres traitent respectivement : des anges (Arbre angélique), purs esprits, doués d'une intelligence parfaite, ignorant le

7. Voir A.-J. Gondras - A. Llinarès, R.L. *Affatus*, "Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge" 51 (Paris 1985), pp. 269-297.

doute ; de l'immortalité de l'âme et de sa destination après la mort (Arbre éternel) ; de la mariologie (Arbre maternel) ; de l'humanité et de la divinité de Jésus (Arbre de Jésus-Christ) ; et enfin de Dieu considéré dans son essence et ses attributs, ce que Lulle appelle "dignités" (Arbre divin).

Le système des sciences, ouvert avec la connaissance du monde physique, se clôt donc avec celle de Dieu. L'Arbre de *ciència* constitue bien une hiérarchie des connaissances qui, dans un premier temps, s'élève par degrés du monde physique à l'homme, considéré dans sa nature physique, physiologique, psychologique, morale et sociale. Cette hiérarchie s'élève encore par degrés de l'Eglise visible à Dieu, créateur et fin de toute chose.

### Conclusion

Raymond Lulle a sa place parmi les encyclopédistes du XIII<sup>e</sup> siècle. Esprit universel, il a abordé presque tous les domaines de la connaissance. Certains de ses ouvrages, notamment le *Libre de contemplació*, la *Doctrina pueril* et le *Libre de meravelles*, ont un caractère encyclopédique très net, avec une finalité propre à chacun d'eux. C'est que chez Lulle l'esprit encyclopédique est au service d'une volonté de système qui commande une démarche constante, plus spécialement mise en valeur dans l'Arbre de *ciència*.

Le contenu de celui-ci, s'il fait penser aux œuvres encyclopédiques de Hugues de Saint-Victor ou de Vincent de Beauvais, s'en distingue essentiellement par la démarche, le "processus", pour employer un terme proprement lullien. Organisation dynamique du savoir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Arbre de *ciència* est, comme l'a écrit fort justement un auteur contemporain, "un système total de l'univers". Avec cet auteur, on peut dire aussi que "symétrie et hiérarchie caractérisent l'architecture de cette œuvre singulière, simple par l'unité de l'idée ordonnatrice, profonde par sa persistance et son amplitude, harmonieuse dans son déploiement et qui impressionne comme une cathédrale gothique de l'intelligence"<sup>8</sup>.

Armand LLINARÉS  
Paris - EPHE

Jean-Claude MARGOLIN

## Le théâtre de mémoire de Giulio Camillo : récapitulation des connaissances acquises, ou instrument heuristique de connaissances nouvelles ?

En dépit d'excellentes études<sup>1</sup> qui, depuis une vingtaine d'années, ont tenté de reconstituer, sur des bases documentaires assurées, le célèbre "théâtre de mémoire"<sup>2</sup> de Giulio Camillo, tout en démythifiant le personnage, qui se faisait volontiers passer pour un être inspiré par Dieu, il serait exagéré, ou pour le moins prématuré, de prétendre que tout mystère est dissipé aujourd'hui. D'une part, cette construction, qui a réellement existé à Venise, et à propos de laquelle nous avons des témoignages précis (comme deux lettres de Viglius à Erasme<sup>3</sup>, une lettre de Bording à Dolet<sup>4</sup>, et quelques autres descriptions de témoins oculaires<sup>5</sup>, en dehors, bien entendu, de Camillo lui-même) semble avoir assez rapidement disparu. D'autre part, Camillo n'a jamais décrit avec précision son "théâtre", même s'il y fait souvent allusion, notamment dans le long texte latin, composé à l'intention des Français et du Roi François I<sup>er</sup>, qui l'avait reçu à la cour et qui lui aurait accordé une subvention pour la poursuite de ses "expériences" : texte que nous connaissons sous le nom de "Pro suo de eloquentia theatro ad Gallos Julii

1. Voir en particulier le numéro 5/6 des *Quaderni Utinensi* (Udine, Del Bianco), 1986. Il comprend quatre articles sur Giulio Camillo, en particulier celui de Mario Turello sur l'état de la recherche concernant cet auteur : "Le stato delle ricerche su Giulio Camillo Delminio", p. 63-100. Voir aussi l'art. de G. Stabile dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, 1974, XVII, p. 218-230.

2. Voir notamment les chapitres 6 et 7 de Frances A. Yates, *The Art of Memory*, 1966, et sa traduction française (par D. Arasse), Paris, Ed. Gallimard, 1975, p. 144-187. Trad. ital. Turin, 1972. Voir aussi François Secret, "Les cheminements de la kabbale à la Renaissance : le Théâtre du Monde de G.C. Delminio et son influence", in *Rivista critica di storia della filosofia*, XIV (1959), p. 418-436.

3. Wigle (ou Viglius) de Zwichem, ou Viglius van Aytta, ami frison d'Erasme, juriste : lettres du 28 mars 1532 (Allen, *Er. Epist.* IX, ep. 2632) et du 8 juin 1532 (Allen, X, ep. 2657).

4. Allusion à cette lettre dans la *Correspondance* de Dolet, éd. C. Longeon, Droz, Genève, 1982, N° 36, p. 42, et p. 98. Voir aussi Richard Copley Christie, *Etienne Dolet*, Nieuwkoop, B. De Graaf, 1964 (éd. orig. 1899), p. 156. La lettre de Dolet à Bording est datée du 22 avril 1534.

5. Comme Gilbert Cousin, mais il aurait vu le modèle construit en France (voir plus loin).